

CHRONIQUES GENERALES

LES RELATIONS DE LA HONGRIE ET DE GENEVE

Genève, vieille cité de la Suisse française et capitale moderne tout à la fois, est liée à la Hongrie par de nombreux souvenirs qu'il nous est agréable de faire revivre en présentant dans un tableau d'ensemble les relations traditionnelles et pleines de sympathie qui existent entre les deux pays.

Dès les temps anciens, de nombreux écoliers hongrois étudiaient dans les universités de Lausanne et de Genève. Nous en trouvons inscrits à l'Académie de la ville de Genève au XVI^e siècle et le Grand Conseil décida qu'à partir de 1731 un étudiant, puis plus tard plusieurs, vivraient au frais de la ville. Lorsqu'il fut question de supprimer ce soutien tiré des caisses publiques, la Corporation des Pasteurs en demanda le maintien au profit de deux étudiants hongrois. De 1685 à 1794, 63 jeunes gens hongrois firent leurs études à Genève¹. L'un d'entre eux fut *Joseph Pétzeli* (1750-1792), écrivain et pasteur de Komárom, qui est un des représentants les plus qualifiés de la renaissance de l'école française en Hongrie. Il était arrivé à Genève en 1779, termina ses études en 1781, et *Horace Benedict de Saussure* le retint un an comme précepteur de son fils. Il s'était si bien rendu maître de la langue qu'on lui demanda de prêcher à *Genthod*. Il fut encore sous-bibliothécaire à Genève. Rentré en Hongrie, il traduisait Voltaire, fit connaître des œuvres françaises et des sermons de prédicateurs français. Ses contes se ressentent beaucoup de l'influence de La Fontaine².

En 1835-36, habitait à Genève le grand compositeur et pianiste hongrois, *François Liszt* (1811-1886). Sa passion pour la comtesse *Marie d'Agoult* explique ce séjour de près de deux années dans cette ville. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois en 1833. C'est de leur passion commune pour la musique qu'était née une tendresse plus intime. Par suite de son amour, la comtesse se décida à quitter son mari. Pour éviter le scandale, Liszt demanda l'intervention de Lamennais qui alla se

(1) KÁLMÁN SZÉL : *A genfi akadémián tanult magyarok névsora*. (Liste des Hongrois ayant fait leurs études à l'Académie de Genève). Communications de Sárospatak, 1862, p. 928-929.

(2) ZOLTÁN BARANYAI : *A francia nyelv és műveltség Magyarországon, XVIII. század*. (La langue et la culture française en Hongrie au XVIII^e siècle. Budapest, 1920, p. 101-117.

(3) Marie-Catherine-Sophie de Flavigny (1805-1876). Connue sous le nom de lettres Daniel Stern.

jeter à ses pieds, en la suppliant de renoncer à ce projet. Cependant « le parti pris de l'amante était irrévocable ». Lamennais n'obtint qu'un « *non* catégorique et froid »¹.

Madame d'Agoult arriva à Bâle avec sa mère en 1835. Liszt s'y rendit et, dans une lettre datée du 2 juillet, la comtesse lui demanda où il logeait. Liszt lui répondit qu'il occupait au premier étage de l'Hôtel Cigogne la chambre 20. La comtesse se rendit chez lui au mépris des préjugés et ils partirent ensemble. Le 21 août, ils arrivaient à Genève où ils prirent un appartement à l'angle de la rue Tabazan (n° 1) et rue des Belles-Filles, aujourd'hui n° 32, rue Etienne Dumont. On a posé sur la maison qu'ils occupèrent une plaque qui rappelle le souvenir de Liszt sans faire mention de sa nationalité hongroise dont il était si fier. Cet oubli devrait être réparé, ne fut-ce que par souci de vérité historique. Pendant l'automne de 1835, ils firent plusieurs excursions en Suisse avec *Hermann Cohen*, *Adolphe Pictet*, *George Sand* et ses enfants. Le 18 décembre 1835, la comtesse d'Agoult mit au monde une fille, Blandine, qui fut la préférée de Liszt et qui devint plus tard la femme du ministre français *Emile Ollivier*.

Liszt se rendit à Lyon en avril 1836 pour y donner un concert, puis à Paris. Il revint à Genève en juin et il était à Lausanne et à Dijon en juillet pour y moissonner des lauriers. A Genève il consacrait tout le temps que lui laissait la musique aux études les plus variées. Il enseignait gratuitement au Conservatoire de musique où il obtint le titre de professeur honoraire et reçut une montre en or comme souvenir. Parmi les étudiants, il y avait *Hermann Cohen* (1820-1871), qui devint trappiste; son premier élève, *Pierre-Etienne Wolff*, *Hermine de Musset*; la sœur du poète, la comtesse *Marie Potocka* et la comtesse de *Miremont*, *Madame Montgolfier*, etc. Le fait le plus saillant de sa carrière musicale à Genève fut le concert donné au profit des réfugiés italiens le 3 octobre 1835, chez le prince de Belgiojoso. La presse, en particulier le *Fédéral*, lui prodigua mille louanges. Une grande amitié le liait au botaniste *Pyrame Candolle*, à l'écrivain *Simon Sismondi*, à l'écrivain et philosophe *Adolphe Pictet*, à *Alphonse Denis*, géologue, archéologue et orientaliste, au célèbre politicien genevois *James Fazy* (1796-1878), à *Bartholini*, fondateur du conservatoire de Genève, au prince de *Belgiojoso*, etc.

Pour célébrer la naissance de Blandine, Liszt composa à Genève « *Les cloches de G...* » et son premier air chanté qui portait le titre d'un poème de César Bocelli : « *Angiolin dal*

(1) S. ROCHEBLAVE : *Liszt et Madame d'Agoult*. Nouvelle Revue de Hongrie, novembre 1934.

biondo crin ». L'artiste Nancy Mérienne dessina le portrait de Liszt qui est au Conservatoire de Genève¹.

Quelques années plus tard naissait, dans la rue des Chanoines, proche de la cathédrale et de la maison natale de Rousseau, au numéro 113 (aujourd'hui rue Calvin, 10) *Edouard Sayous* (1842-1892), savant historien français, professeur à l'Université de Besançon, et membre de l'Académie Hongroise des Sciences et de la Société Kisfaludy. La famille de ce méridional devenu Genevois, puis qui reprit la nationalité française avait de nombreuses attaches avec les Dufour, les Besson, les Bouvier. Il apprit le hongrois, visita plusieurs fois la Hongrie et fut un des propagateurs les plus distingués de l'histoire hongroise à l'étranger. Il mit pleinement en valeur dans ses œuvres traitant de la Hongrie (environ 25) le rôle historique des Hongrois depuis un millénaire et leur mission dans l'avenir, que la Grande Guerre a si cruellement entravée.

Il mit en lumière le grand service que la Hongrie avait rendu aux Etats occidentaux en se jetant à corps perdu dans la lutte contre les Barbares, puis un peu plus tard, en combattant si farouchement pour son indépendance. Ses œuvres attirèrent sur notre pays l'attention des Français et des lecteurs parlant français qui le connaissaient si peu².

Après la guerre pour l'indépendance de 1848-1849, un grand nombre de chefs que les Autrichiens recherchaient pour les mettre à mort se réfugièrent à Genève. Dans ces jours pénibles de l'exil, ils y trouvèrent refuge et sympathie, et quelques uns d'entre eux réussirent même à s'y faire une situation.

Le président du Gouvernement hongrois, régent de Hongrie, *Louis Kossuth* (1802-1894) lui-même y résida quelque temps³, et il resta en correspondance avec le grand Genevois *Gustave Révilliod*. *Edgar Quinet* (1803-1875), poète, philosophe, écrivain, ardent défenseur de la libre pensée et de la démocratie, qui vivait en exil à *Veytaux* (Suisse) sous l'Empire, se lia avec un

(1) DANIEL OLLIVIER (petit-fils de Marie d'Agoult) : *Lettres de Liszt à Marie d'Agoult*. Lettre de Liszt, datée de Lyon, le 23 avril 1836, 1^{er} vol., p. 135-140, Paris, 1933, Grasset.

Sur Liszt voir : *Andor Sommsich le jeune : Liszt Ferenc élete* (La vie de François Liszt), Budapest, 1925, p. 60-98. GUY DE POURTALÈS : *La vie de François Liszt*, Paris 1925; Gallimard, 47^e édition, p. 169. MARIE D'AGOULT : *Meine Freundschaft mit Franz Liszt*. Dresden, 1930. C. Reissner. LINA REMANN : *Liszt Biographie*, 1881, I, II vol. MARCEL HERWEGH : *Au printemps des dieux*, 1929. M. HERWEGH : *Au soir des dieux*, 1933. ROBERT BORY : *Une retraite romantique*, Genève 1933. ROBERT BOVY : *Franz Liszt und Marie d'Agoult in der Schweiz*. Mémoires de Mme d'Agoult, Paris, 1927, Calmann-Lévy.

(2) FRANÇOIS D'OLAY : *Un maître français de l'histoire des Hongrois : Edouard Sayous*. Budapest, 1933. Fédération Nationale Hongroise.

(3) *Revue des Etudes Hongroises*. Paris, 1929, p. 117, numéros 1-3.

grand nombre de proscrits hongrois. Il fit connaissance avec le colonel *Gustave Frigyesi*, au cours d'une réunion internationale où Garibaldi se montra. Ils s'écrivirent, se rendirent visite ¹. Le général *Georges Klapka* (1820-1892) vivait rue des Pâquis, 28. Klapka était un général de la guerre d'indépendance et l'héroïque défenseur de la forteresse de Komárom, (aujourd'hui en territoire tchèque) ². Il devint citoyen genevois en 1855. Membre du Grand Conseil, il fut commandant de la milice genevoise pendant les troubles qui éclatèrent entre Genève et Neuchâtel. Il fonda la « Banque Générale Suisse » et la « Banque Ottomane », et était ami de *James Fazy*. La maison qu'il habitait fut ornée d'une tablette commémorative le 10 juillet 1908 par les soins de l'Association des Etudiants Hongrois « Hungaria ». Au centre, elle porte le buste de Klapka, revêtu de son uniforme de général hongrois. La plaque porte un texte en hongrois et en français. Voici la traduction du texte hongrois : « Dans cette maison a habité Georges Klapka, général de 1848-1849, l'héroïque défenseur de Komárom, membre de la chambre des représentants genevois, 1856-1857. L'Association des Etudiants Hongrois Hungaria a élevé cette plaque à sa mémoire par souscription publique en 1906 ». L'inauguration fut célébrée avec enthousiasme en présence du fils de Klapka et de celui de Fazy.

Mihály Horváth (1809-1878), historien, évêque de Csanád, et ministre de l'instruction publique en 1849, était devenu prêtre en 1832, correspondant en 1839 de l'Académie des Sciences de Hongrie. Le roi Ferdinand le nomma évêque de Csanád le 25 juillet 1848. Comme membre de la Chambre haute, il vota la chute des Habsbourg et la déclaration d'indépendance. Kossuth le nomma ministre de l'Instruction publique et il le resta jusqu'à la défaite. Il dut s'enfuir le 11 août et finit par échouer à Genève. Il n'avait pas interrompu ses travaux d'historien. Arrivé près de Klapka et de Fazy, il acheta à Eaux-Vives une propriété de 20.000 francs. Après un séjour à Bruxelles et une tentative infructueuse pour rentrer en Hongrie, il revint à Genève, où il logea au 39 de la rue de Lausanne. En 1884, se considérant comme relevé de ses vœux et n'exerçant plus son sacerdoce, il épousa *Marie Michelle Vignoux*, de Ferney, dont il eut 5 enfants. Partisan de l'entente avec l'Autriche, il fit remettre en 1864 à la reine Elisabeth, par l'intermédiaire de *Ferenc Toldy*, une demande pour qu'on lui permit de rentrer

(1) BÉLA TÓTH : *Edgar Quinet és a magyarok* (Edgar Quinet et les Hongrois). Debreceni Szemle, mai 1928.

(2) GEORGES KLAPKA défendit héroïquement la forteresse de Komárom plusieurs semaines après la capitulation de l'armée hongroise le 13 août 1849 et les Autrichiens ne réussirent pas à s'en emparer. Il ne se rendit avec ses troupes que le 27 septembre, sous condition qu'ils pourraient se retirer librement et sans être molestés.

d'exil. Ce n'était pas la première. Il arriva à Budapest le 19 janvier 1867. La reine lui fit plusieurs fois expliquer en secret son œuvre proscrite *Histoire de la Guerre de l'Indépendance*. L'ouvrage était sorti à Genève en 1865 des presses de Puky¹.

Genève avait étendu sa bienveillante hospitalité à *Nicolas Puky de Bizák* (1806-1887), l'un des plus célèbres parmi les émigrés hongrois. Sous-préfet du comitat de Heves, représentant à la Chambre, il fut nommé le 29 janvier 1849 gouverneur du comitat et de la forteresse de Komárom. Il fut brûlé en effigie par la tyrannie autrichienne le 22 janvier 1850. Il avait dû s'enfuir. Il finit par arriver à Genève après être passé de Constantinople à Londres. Avec l'aide d'un Prussien nommé Pfeffer, il fonda une imprimerie qui publia de nombreux ouvrages hongrois, parmi lesquels *Mihály Horváth : 25 ans de l'histoire de la Hongrie* (Genève, 1864) et *Histoire de la guerre de l'Indépendance hongroise*. Genève, 1865². Il devint ami du comte *László Teleki*, ancien ministre hongrois à Paris, devenu représentant de l'émigration hongroise. Il put rentrer en Hongrie en 1867, au moment de la conciliation.

L'imprimerie Pfeffer et Puky se trouvait 3, rue du Mont Blanc, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la pâtisserie « La Bergerie ». L'immeuble était indépendant au moment de la fondation de l'imprimerie en 1856. C'était la plus grande maison d'impression de Genève. « La Feuille d'avis officielle de Genève » et d'autres Feuilles d'Avis Officielles y étaient imprimées. Pfeffer et Puky étaient tous deux des partisans de *James Fazy*, président du Grand Conseil genevois au nom duquel toute l'histoire du développement de Genève se trouve liée. Pfeffer mourut vers 1890, son fils lui succéda et s'associa plus tard à un nommé *Zollner*. Puis l'imprimerie ferma et le matériel passa à La Sonor S. A. C'est le gendre de Pfeffer qui nous a fourni ces détails. Il se souvient bien de Puky qui était un homme très sévère.

Le comte *László Teleki de Szék* (1811-1861), ministre de Hongrie à Paris en 1848, ne put rentrer en Hongrie après la guerre et séjourna plusieurs fois à Genève à partir de 1851. Les *Károly*, les *Batthyányi*, les *Almásy*, de nombreux Hongrois, se réunissaient dans la belle propriété de Madame de Batthyányi à Chêne. Il s'y rendit, revint à Genève et il y eut un duel avec *Klapka* au cours duquel il fut blessé à l'épaule.

Charles Kertbeny (1824-1882) n'était pas un émigré. En 1842, il était employé dans la célèbre imprimerie de Heckenast à Pest, lorsqu'il partit pour l'Allemagne. A son retour, il fit la connaissance d'Alexandre Petöfi, et en 1846 repartit en voyage

(1) MÁRKI SÁNDOR : *Horváth Mihály (1809-1878)*. Budapest, 1917.

JOSEPH PUKY : *Nicolas Puky (1806-1887)*. Vasárnapi Ujság, N° 11 de 1899.

à travers l'Europe. Il était en Allemagne quand éclata la guerre pour l'indépendance et il servit son pays par la plume. Il fut à Genève de 1860 à 1862. Il écrivit près de 1.000 articles, travaillant pour 102 journaux allemands, 27 autrichiens, 6 anglais, 8 français et 2 italiens. En 1850, il traduisit Petöfi et les romans de Jókai en allemand. Il écrivit à Genève : *Genf und Genfer seit zwei Jahrtausenden* (Genf, 1862, Pfeffer und Puky), puis *Gedichte von Johann Arany, Versuch einer Meisterübersetzung*. (Genf, 1861). Puis parut une traduction par Révilliod de son livre : *La Hongrie, son développement intellectuel et politique. Notices sur le comte Széchenyi*. Genève, 1860), *Erinnerungen an Graf Stefan Széchenyi*. (Genf, 1860, 2 éd.). Il correspondait avec divers journaux allemands. Il écrivit sur Genève : *Genf und James Fazy. Aufklärungen und Enthüllungen. In Fragmenten. Aus der Feder eines mehrjährigen fremden Beobachters*. Leipzig, 1864. Il devint « membre d'honneur de l'Institut National genevois »¹.

Gustave Révilliod (1817-1890), une des célébrités de la société savante de Genève. Il appartenait à une des plus anciennes et des plus riches familles genevoises et fit ses études chez Rudolph Töpffer. Après avoir terminé ses études de droit et avoir voyagé en Europe, il s'intéresse à l'édition et, devenu associé de l'imprimerie I. G. Fick, il publia de superbes éditions d'anciens ouvrages historiques, destinées aux bibliophiles. Il fonda dans son domaine de *Varembe* un musée célèbre, l'Ariana. Il écrivait des vers et traduisit entre autres *La fille d'airain, épisode de la guerre de Hongrie*² de Jókai, dont il fut un des premiers traducteurs. Il correspondait avec Kossuth à qui il envoya plusieurs de ses belles éditions, en particulier *les Chroniques de Genève*, de *François Bonnivard* (Genève, 1867, vol. I et II). Il était aussi l'ami de Georges Klapka et, comme lui, membre du Grand Conseil³. Nous trouvons aussi la preuve des fréquentes relations de Révilliod avec les Hongrois dans le fait que Saint-René Taillandier le chargea de faire parvenir à Charles Kerthény une lettre datée de Montpellier, du 29 mars 1871⁴.

Alexandre Claparède (1858-1913), historien et curateur de

(1) Revue des Etudes Hongroises, 1929, N° 1-3, p. 119. ERNEST THOMAS : *Faits nouveaux concernant les écrits secrets de László Telenki*, Pesti Hirlap, le 5 février 1933.

(2) Bibliothèque Universelle et Revue suisse, 1^{er} janvie. 1927, p. 29-52. (Probablement d'après la traduction allemande de Wiegand des « Tableaux de bataille »).

(3) Voir la lettre de Georges Klapka à Révilliod, le 5 juillet 1880, au Musée Ariana. Corr. part. N° 57.

(4) Musée Ariana. Corr. Part., N° 91 (Revue des Etudes Hongroises, 1929, N° 1-3, p. 119-121. — FRANÇOIS D'OLAY : *Saint-René Taillandier*. (Gazette de Hongrie, 15 juillet 1933), p. 6.

l'église réformée de Genève, fut l'auteur de recherches sur les lettres de Turquie de *César de Saussure* (1730-1739) sur la cour de François Rákóczi II, Prince de Hongrie et de Transylvanie.

Il était en possession de « L'histoire des révolutions de Hongrie », parue à La Haye en 1739, qui traitait des mémoires de François Rákóczi II. Claparède montra cet ouvrage au pasteur *Alexandre Tóth* (actuellement professeur au Collège de Lancaster, U. S. A.). Saussure qui l'avait acheté à Londres en 1740, y introduisit ses propres mémoires, comme suite à la chronique de Rákóczi. Alexandre Tóth s'empessa d'en parler à *Kálmán Thaly*, historien de l'époque de Rákóczi, qui se mit en rapport avec Claparède. Celui-ci fit présent de sa trouvaille au Musée National Hongrois¹. Ce fut le comte Albert Apponyi qui le remercia, le même qui plus tard devait gagner à Genève pour lui et pour son pays l'estime du monde entier.

A l'occasion des fêtes genevoises du jubilé de Caloin, Claparède fit paraître en 1909 deux études, dans l'une desquelles il écrivait l'histoire du protestantisme hongrois², et dans l'autre, les souvenirs des protestants hongrois à propos du jubilé³. Il fut élu membre de Hongrie, correspondant de l'Académie.

La sympathie de Claparède pour la Hongrie s'explique en partie par le fait que sa femme était la fille, douée d'une grande beauté, d'un instituteur protestant de Hódmezővásárhely, Ilka Papp. Ils furent heureux jusqu'à la mort de Madame Claparède, et Claparède lui-même mourut subitement à Budapest, le jour anniversaire de la mort de sa femme. Ils sont enterrés à Budapest. Leur mémoire fut évoquée à la séance d'inauguration de l'Association Calvin, où on posa une plaque commémorative dans l'Académie de Théologie Protestante. La légende en est la suivante : « La femme était née dans notre pays, son époux dans un pays lointain. Ils furent unis dans leur œuvre se rapportant à notre pays, notre race et notre religion. Ils furent unis dans la foi, dans l'espoir et dans l'amour, et ils ne furent séparés ni sur cette terre, ni sous la terre, ni dans le ciel. » La Conférence internationale de « l'Alliance mondiale Presbytérienne Universelle » tint une réunion en leur mémoire le 5 septembre 1927.

(1) KÁLMÁN THALY : *De Saussure Cézárnak törökországi leveli és feljegyzései*. Budapest, 1909. Ed. de l'Académie des Sciences Hongroises. (Lettres de Turquie (1730-39) et notices (1740) de César de Saussure).

(2) ALEXANDRE CLAPARÈDE : *Le Protestantisme en Hongrie*, Genève, 1909. Imp. Atar. (Extrait du 1^{er} fascicule des Jubilés de Genève en 1909, mai 1909).

(3) ALEXANDRE CLAPARÈDE : *Les voix magyares au jubilé de Calvin*.

(4) Communiqués par M. Charles Körtvélyessy, directeur de l'Ecole dite bourgeoise de Hódmezővásárhely.

À l'occasion du 4^e centenaire de la naissance de Calvin, un monument à la Réforme fut élevé sur la Promenade des Bâtons. L'une des parties de ce monument représente *Etienne Bocskay*, (1557-1606), prince de Transylvanie, dans le costume de cérémonie des Hongrois. C'est l'œuvre de Paul Landowski. Un bas-relief, œuvre de Henri Bouchard, représente une scène de la diète de Kassa de 1606, au moment où les nobles hongrois, le sabre levé, saluent avec enthousiasme Bocskay qui vient de prononcer son discours pour la défense de la liberté de conscience. Le bas-relief porte ces mots : « L'indépendance de notre foi, notre liberté de conscience et nos anciens lois ont pour nous plus de valeur que l'or. » Au-dessous : « Victorieux, Etienne Bocskay, prince de Transylvanie, apporte à la Diète Hongroise, le 13 décembre 1606, la paix de Vienne, garantie fondamentale de la liberté religieuse dans le royaume. » En latin, au-dessus du bas-relief représentant la réception de Bocskay : « *Sacra Caesarea regisque maiestas omnes et singulos status et ordines in sua religione et confessione nusquam et nunquam, turbabit nec per alios turbari et impediri sinet verum omnibus, praedictis statibus et ordinibus liber religionis ipsorum usus et exercitium permittetur... Hungariam per hungaros natos possidebit. Officia regni hungaria et nationibus et annexis idoneis nullo interposito religionis discrimine conferet. Ex articulis pacificationis viennensis.* » (Sa Majesté Impériale et Royale ne troublera ni ne permettra de troubler dans sa religion ou sa confession aucun des ordres du royaume. Elle garantit à tous le libre exercice de leur culte. La Hongrie sera gouvernée en son nom par des Hongrois de naissance. Les fonctions publiques du royaume seront conférées à ceux qui en seront dignes, en Hongrie et dans les nations annexées, sans distinction de confession religieuse). C'est donc à Kassa, vieille ville hongroise, aujourd'hui sous la domination tchèque, que le grand défenseur de la liberté de conscience et de culte rendit son nom et celui de son pays célèbres dans toute l'Europe et leur donna la prépondérance dans ces questions au milieu de l'opposition générale à cette époque.

La Hongrie joua un rôle de premier plan aux fêtes du 4^e centenaire de Calvin et du trois cent cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie et de l'Université de Genève, célébrées par la pose de la première pierre du mémorial international de la Réforme. Dès 1908, Claparède était allé en Hongrie inviter les chefs de l'église réformée de Hongrie à y prendre part. Une délégation de 120 personnes, conduite par le comte Joseph Degenfeld et deux évêques, s'y rendit. La Hongrie avait offert une cotisation de 50.000 couronnes-or pour l'érection du monument. Le 4 juillet, un service entièrement en hongrois fut célébré dans la cathédrale de Saint-Pierre,

avec un sermon prêché par l'évêque Gabriel Antal. Le lendemain, une cérémonie hongroise eut lieu à l'université. Huit personnalités protestantes hongroises, cinq évêques et trois autres personnes reçurent le titre de docteur honoris causa.

Au cours de ces cérémonies où les Hongrois avaient toujours occupé une place d'honneur, la curiosité des étrangers s'éveilla pour notre pays, et l'effet en fut sensible après la guerre lorsqu'il fut si cruellement mutilé. Les réformés de l'étranger manifestèrent cet intérêt pour la Hongrie dès la fin de 1918. *Emile Doumergue*, doyen de l'Académie de Montauban, le biographe de Calvin, avait séjourné en Hongrie en 1910 et écrivit *La Hongrie Calviniste*, (Toulouse, 1912). En 1910, puis en 1911, 35 membres de l'Alliance Presbytérienne Universelle firent en Hongrie un voyage circulaire¹. Cette Association fut la première organisation étrangère qui, en 1918, défendit la cause des minorités hongroises détachées de la Patrie et dans un mémoire prit position contre les conditions de paix².

Le Quai Mont Blanc, qui se trouve en face de l'Hôtel de la Paix, est un triste lieu de pèlerinage pour les Hongrois. C'est là qu'en 1898, le 10 septembre, la reine *Elisabeth*, qui s'apprêtait à monter en bateau pour se rendre à Territet, son séjour favori, fut poignardé par *Luigi Luccheni*, anarchiste italien, qui se suicida dans sa prison le 19 octobre 1910. Voici comment eut lieu l'attentat. La reine Elisabeth, qui habitait l'Hôtel Beau-Rivage depuis la veille, partit à une heure pour se rendre à l'embarcadère, avec sa dame d'honneur, la comtesse Irma Sztáray. Soudain, à quelques pas de l'embarcadère, un inconnu bondit sur la reine qui tomba sous le coup. On crut qu'il avait voulu lui voler sa montre. La reine se releva, monta à bord, mais à peine le bateau avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'elle perdit connaissance et, revenant au port, on dut la transporter à son hôtel sur un brancard. Les docteurs Galex et Mayer, puis un pasteur, accoururent à son chevet, mais elle mourut à une heure et demie. L'assassin avait voulu s'enfuir; deux cochers, Victor Vuillemin et Louis Chamartin, réussirent à l'arrêter et à le remettre au matelot Albert Siaux et à l'agent de police Kaiser. Sa conduite fut des plus cyniques, il chantonna, et se contenta de dire qu'il croyait qu'il l'avait bien touchée, qu'elle en mourrait. La nouvelle arriva à Vienne à 4 heures et l'empereur François-Joseph fut prévenu par les soins du comte Edouard Paar et du ministre des Affaires Etran-

(1) LOUIS RÁCZ : *Alexandre Claparède* (Nécrologie). Akadémiai Értesítő (Bulletin de l'Académie des Sciences), 1914, N° 1.

(2) D^r FRANÇOIS D'OLAY : *A magyar művelődés helyzete az elszakított területeken 1918-1930*. (Situation de la culture hongroise dans les territoires détachés 1918-1930). Budapest, 1930. Ed. de Fédération Nationale Hongroise, 2^e éd.

gères, comte Agenor Goluchowski. A Budapest, la nouvelle de l'attentat produisit une consternation profonde, car la reine était aimée de tous les Hongrois, et cette affection est encore sensible aujourd'hui.

De nos jours le fait le plus saillant des rapports entre Genève et la Hongrie fut la mort du comte Apponyi (1846-1933), le 7 février 1933, en arrivant à la Conférence du Désarmement à l'Hôtel Résidence ¹.

Le comte Albert Apponyi fut un des grands hommes de notre temps, non seulement au point de vue hongrois, mais aussi au point de vue international. C'était un politicien de grande culture; un grand homme d'Etat et un des meilleurs orateurs de son temps ². Les quinze dernières années de sa vie, longue et remplie d'honneurs, laissèrent dans l'histoire hongroise une empreinte qui ne s'effacera jamais. Lorsque commencèrent en 1920, après la défaite, les conférences de la paix qui nous courba sous les conditions de paix les plus injustes que l'histoire ait jamais enregistrées, Apponyi entreprit de défendre sa patrie contre les ennemis qui lui dictaient ces conditions, soutenu par toute sa foi en la justice et son énergie toujours jeune. Bien que les adversaires de la délégation hongroise la tinssent à l'écart et que le 16 janvier 1920 ³, à la Conférence de Paris, Apponyi ne réussit pas à faire écouter son énergique protestation et son appel pour une paix digne et juste, la grandeur de l'homme se fit sentir à ses collègues de la conférence aux yeux desquels il apparut comme le fidèle défenseur de son pays et comme un apôtre zélé de la coopération pacifique. Il parut ensuite à toutes les sessions de la Société des Nations et des autres conférences internationales comme défenseur de la Hongrie, de la paix européenne et du véritable esprit de la Société ⁴.

C'est en janvier 1921 qu'il se rendit pour la première fois à Genève à l'occasion d'une conférence faite le 24 janvier sur le problème hongrois ⁵.

Il y arriva officiellement comme délégué de la Hongrie en septembre. Il avait pour mission de présenter à l'Assemblée la

(1) S. A. le Régent de Hongrie décerna à cette occasion la Grande médaille de la Croix Rouge au chanoine *Joseph Ducret*, curé de l'église Saint-Joseph, à *Alice Charrière*, infirmière de Lausanne, à *Henri Gratwohl* et *Valeria Fisch*, employés de l'Hôtel Résidence. (Pesti Hirlap, 17 nov. 1933).

(2) D^r ELEMÉR HALMAY : *Emlékezés Apponyi Albe-tről*. (Souvenirs sur le comte Apponyi), Budapest, 1933.

(3) *Exposé verbal du comte Albert Apponyi, le 16 janvier 1920 à Paris*. Budapest 1933. Magyar Nemzeti Szövetség.

(4) ALEXANDRE PETHÖ : *Le comte Albert Apponyi*, Paris, 1931. Les œuvres représentatives.

(5) Revue de Genève, mai 1921.

demande d'admission de la Hongrie. La question du Burgenland était alors discutée et Apponyi retira l'exposition qu'il en faisait pour obtenir l'unanimité. Il fit son premier discours à l'Assemblée en 1924. Il prononça des discours remarquables en 1925, 27, 28, 29 et 30 à propos des minorités et de la révision des Traités ¹.

La mort le surprit sur ce champ de bataille, comme il s'apprêtait à appuyer de tout le poids de son autorité la question du Désarmement. Les condoléances unanimes qui furent exprimées et les magnifiques funérailles qui lui furent faites à Genève sont des preuves de l'estime et de l'admiration où on l'y tenait. Il avait prononcé son dernier discours le 28 janvier 1933, à Vienne, devant l'association autrichienne pour la Société des Nations. Le sujet en était : « La crise de la Société des Nations ». Il disait : « Je crois en la Société des Nations, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle sera » ².

A la XIV^e session de l'Assemblée de la Société des Nations, ce fut M. Motta, ancien président de la Confédération suisse et président de la Délégation suisse qui prononça le discours d'adieu au Comte Albert Apponyi, montrant combien l'amour de sa patrie et l'amour de l'humanité se fondaient harmonieusement en lui et comment il était mort à Genève où il avait donné le meilleur de son action. Sa mort était une perte irremplaçable pour la Société des Nations ³.

Le général Gabriel Tanczos remercia le président Motta en ces termes : « Monsieur le Président, Messieurs, Les paroles de Monsieur le Président Motta nous sont allées au cœur. Le grand mort dont le président vient d'évoquer le souvenir était un grand patriote et un grand Hongrois, qui fut aussi l'ouvrier infatigable de la Société des Nations et l'apôtre de la paix mondiale. Il nous laissa en souvenir sa foi et sa confiance irréductibles, et nous les conserverons comme un cher héritage. Au nom de la délégation hongroise, je présente à Monsieur le Président l'expression de nos remerciements pour le chaud hommage qu'il a rendu à sa mémoire. » Puis tous les membres de la Société se levèrent et, debout, honorèrent la mémoire du comte Albert Apponyi ⁴.

Le 12 octobre 1933, la délégation hongroise remettait au Conseil de la Société des Nations le portrait du comte Ap-

(1) ZOLTÁN BARANYAI : id., p. 232.

(2) COMTE ALBERT APPONYI : *La crise de la Société des Nations*, Budapest, 1933. Société de la Nouvelle Revue de Hongrie.

(3) C'est avec regret que nous constatons que la Société des Nations n'a pas élu comme président cette grande personnalité de la vie internationale élu à sa place, pour la deuxième fois, M. Titulesco, délégué de la Roumanie, à quelques voix seulement de majorité.

(4) Budapesti Hirlap, 26 sept. 1933.

ponyi, œuvre du grand peintre hongrois de Londres, Philippe László, dont S. A. le Régent de Hongrie faisait présent à l'Assemblée. Le Général Tanczos, chef de la délégation, prononça un discours dans lequel il exprima l'espoir que l'activité déployée par le comte Apponyi contribuerait à faire triompher les principes dont la Société des Nations est le haut dépositaire et qui peuvent se résumer en deux mots : Paix et Justice. Le Président du Conseil de la Société des Nations exprima les remerciements du Conseil et fit l'éloge du Comte Apponyi « aussi grand comme patriote que comme représentant de l'humanité. Il était le plus riche parmi nous d'expérience politique et pour la bravoure et la foi, nul ne le dépassait »¹.

Le monde entier prit part à ces hommages au comte Apponyi. Entre autres, Louis Villat, professeur à l'Université de Besançon, écrivait² : « Lorsque le comte Apponyi mourut à Genève le 7 février 1933, ce fut à travers la Hongrie une émotion unanime devant laquelle s'inclina sans arrière-pensée le respect du monde entier... Il était le *great old man* qui avait incarné les déceptions et les espoirs de sa patrie douloureuse, il était devenu une des figures caractéristiques de la politique internationale... Il fut choisi (décembre 1919) comme chef de la délégation hongroise à la Conférence de la Paix. Tâche terrible et infiniment douloureuse dont le comte Apponyi s'occupa avec toute son âme, discutant pied à pied, rédigeant ou inspirant notes, mémoires, exposés, députations, multipliant les démarches..... C'est une page d'histoire, disait Pierre de Quirielle, qui n'est pas encore écrite... Si tel est le sentiment qu'éprouvent ses adversaires, comment ne pas s'associer à l'hommage de ses concitoyens... Plus de dix années lui étaient encore réservées, au cours desquelles il va être, à la Société des Nations, à la Conférence du Désarmement, à l'Académie diplomatique internationale, comme il l'avait été avant la guerre à l'Union interparlementaire, l'incomparable ambassadeur de l'esprit hongrois... Ni l'âge ni les épreuves n'avaient courbé sa haute stature, ni terni l'éclat de son regard gris d'acier. Sa distinction, des qualités de race, ses manières simples, affables, imposaient à tous ceux qui l'approchaient la considération et la sympathie; l'élégance de sa parole, la puissance de sa dialectique, l'art de plaire et d'émouvoir lui avaient acquis l'audience la plus prestigieuse et la plus attentive. Avocat persévérant et infatigable de toutes les revendications hongroises, il s'occupa de la fameuse affaire des op-

(1) Société des Nations : 7^e session du Conseil, 2^e séance, le 12 octobre 1933.

(2) LOUIS VILLAT : *Le comte Albert Apponyi*. Larousse Mensuel, Paris, août 1933, N° 318, p. 466-67.

tants qui l'opposa à Titulesco, des rapports des minorités avec les Etats successeurs, de tout ce qui pouvait intéresser la réhabilitation morale et le relèvement matériel de sa patrie. Dans une forme toujours mesurée, il parlait des traités « injustes », de l'arbitrage et du désarmement, et de l'organisation de la paix; il demandait la disparition de la mentalité de guerre et il affirmait sa confiance dans l'œuvre d'une Société des Nations adaptée à l'évolution constante des esprits, grâce à une collaboration « calme, consciente et courageuse » de tous les hommes de devoir, de tous les peuples de bonne volonté... ». Et M. Villat conclut ainsi : « Ce fut un grand Hongrois, un grand Européen et un grand chrétien. Il gardait à la Hongrie la foi des anciens jours, et ce n'est pas seulement parce qu'il avait acquis la sérénité de celui qui a beaucoup vécu, voyant autour de lui les révolutions se succéder, la carte du monde se modifier et le droit demeurer. « Je suis un très vieil homme, disait-il, et j'ai vu changer beaucoup de choses. J'ai vu se créer l'empire de Napoléon III et je l'ai vu disparaître. J'ai vu se fonder l'empire allemand et je l'ai vu, lui aussi, s'écrouler... Rien ici-bas n'est éternel, pas même l'injustice. »

Il nous faut encore faire mention, parmi les manifestations hungaro-suisse, de l'Association Hungaria des étudiants hongrois à Genève, dont le but est de maintenir des relations étroites d'amitié avec la population de Genève. L'idée directrice en est *qu'à Genève, depuis le Moyen-Age, comme nous l'avons vu, il y a eu de nombreux étudiants hongrois*, qui rapportèrent dans leur pays d'origine l'idée de la liberté et de réforme qu'ils y répandirent ensuite.

L'association Hungaria fut fondée en avril 1907 par *André Maday*, privat-docent à l'Université de Genève, et se composait alors de sept membres. Elle eut pour premier président *Aladár Huszár*, ancien maire de Budapest, et pour premier membre honoraire, *Bernard Bouvier*, recteur de l'Université, aujourd'hui en retraite, qui eut toujours beaucoup de sympathie pour les Hongrois. L'Association fit preuve d'activité en de nombreuses occasions, comme nous l'avons vu, et en 1910 elle comptait déjà 27 membres. La déclaration de guerre mit fin à son activité; les étudiants hongrois se dispersèrent et ne purent revenir. Dix ans passèrent. Pendant l'été de l'année scolaire 1925-26, elle se réunit de nouveau et poursuivit son œuvre à Genève. Le 15 mars 1932, le comte Apponyi, ami de la jeunesse, assista à la fête nationale célébrée à la Hungaria. Il fit aussi une conférence à l'Union Internationale des Etudiants à Genève sur le problème hongrois, puis une autre, en avril 1922, qui avait pour titre : « Que peut-on attendre de la Société des Nations ? » A cette occasion il dit ces paroles : « C'est celle (l'opinion) d'un croyant en l'idée de la S. D. N. et en la

possibilité, autant qu'en la nécessité d'une évolution de l'institution telle qu'elle existe, vers la réalisation toujours plus complète de cette idée¹ ».

Dans le Livre d'Or de l'Association, il écrit : « Ils y remplissent la double tâche de s'enrichir des trésors culturels que cette ville possède et de conquérir pour la jeunesse hongroise la sympathie de ce grand centre intellectuel et moral. Car c'est d'après sa jeunesse qu'on juge une nation et qu'on établit le pronostic de son avenir. Il y a là une double responsabilité qui repose sur les étudiants hongrois de Genève, mais aussi une double vocation, dont le caractère idéal est bien fait pour inspirer des cœurs généreux. »².

François d'OLAY.

(1) ZOLTÁN BARANYAI : *Le comte Apponyi et Genève*. Nouvelle Revue de Hongrie, mars 1934.

(2) *La « Hungaria » de Genève*, Genève, 1930.